

1. L'Alaska

ou l'adaptation à la vie nomade



Mont Sanford (4949 m)

Anchorage, 61°13 N; 149°52 W: premiers coups de pédales. Nous sommes le 17 juillet 2005. Nos visages se délient soudain; un soupir nous gagne mutuellement. « C'est parti! », lance Arnaud. Nous sommes effectivement partis: kilomètre zéro de notre grand voyage en tandem. Le soleil et une légère brise amplifient l'effervescence du moment. Nous nous sentons emplis d'une joie que nous ne pouvons contenir, heureux d'être libres comme celui qui dévalerait une pente vierge à ski; libres de pouvoir sillonner le monde à notre guise et de vivre au jour le jour. Libérés de toute contrainte, donc, nous nous dirigerons, mètre après mètre, pays après pays, mois après mois, à travers les deux Amériques, jusqu'à l'extrême sud: Ushuaïa. Mais, contre toute logique apparente, nous piquons d'abord droit au nord-est sur huit cents kilomètres, car au sud d'Anchorage, il y a l'océan Pacifique!

Un aller-retour par-là, un autre par là-bas. « Bon, ça devrait être pas mal ici! » Nous déplaçons notre tente sous les gouttes de pluie, à côté d'un cabanon fermé, entouré de grands arbres. Le sol moussu et terreux se meut: fourmis et mollusques profitent de l'humidité ambiante pour faire surface et décorer les parois de notre tente. Il nous faut d'abord nous procurer de l'eau potable. Comme les rivières charrient un flot boueux,

nous sortons notre filtre et commençons à pomper. Il s'obstrue très vite de dépôts sableux. Une demi-heure plus tard, nous disposons enfin des quatre litres d'eau potable nécessaires à la préparation des repas du soir et du matin. Pour nous laver, nous remplissons notre bassine pliable d'eau de la rivière et la laissons décanter pour éviter de nous badigeonner de sable: c'est un traitement que la peau de nos fesses, au contact de la selle, n'aimerait pas trop! La toilette achevée, nous nous rhabillons. Toute la soirée nous livrerons une guerre sans merci contre les moustiques. Il importe d'abord de ne laisser aucune surface de notre peau apparaître; nous nous coiffons même d'une casquette et d'une moustiquaire de tête pour parer leurs attaques. Ainsi équipés, nous cuisinons notre premier paquet de pâtes (le premier d'une longue série!). Chaque bouchée est une épreuve de vitesse pour ne pas ajouter à notre cuillerée des protéines animales, peu appétissantes! La lutte continue: une fois dans la tente, nous partons à la chasse. À la fin, nous comptons une vingtaine de cadavres écrasés dans nos mains et une trentaine de piqûres à travers mon pantalon, alors qu'Arnaud a été épargné. On dit que ces bestioles sont attirées par les couleurs foncées, et ça se vérifie, car mon pantalon est noir. Malheureusement, je n'aurai que celui-là pour toute l'année! Je tente d'oublier les démangeaisons causées par les moustiques et m'adonne à l'écriture.

En effet, tous les soirs de notre périple je griffonnerai quelques lignes sur notre carnet de bord pour résumer la journée et j'y accolerai un petit dessin ou une image qui évoque un moment de la journée. Arnaud ne manque pas d'y ajouter sa phrase du jour! Au fil des pages de ce livre, le lecteur découvrira quelques extraits de notre carnet.

Il fait encore grand jour, à dix-neuf heures, lorsque nous nous endormons. Nous sommes réveillés brutalement au milieu de la nuit par des coups de feu qui sifflent encore dans nos oreilles. Je retiens ma respiration, aplatie au maximum à l'horizontale, pensant ainsi éviter les balles. Qu'est-ce? Peut-être des chasseurs nocturnes, peut-être des jeux de tir entre des Alaskans, libres de posséder une arme? Nous ne le saurons jamais. Ce fut notre première soirée.



Nous soulevons furtivement la moustiquaire de tête pour avaler notre soupe.

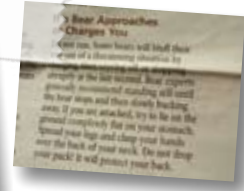
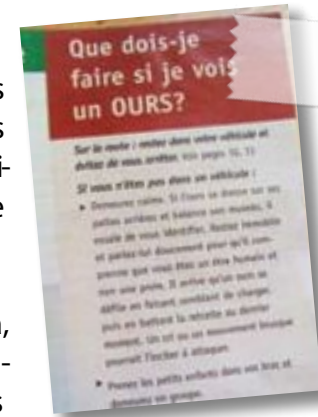


Après avoir séché nos habits sous le sèche-mains des toilettes publiques, nous repartons en ferry vers Prince Rupert. Il nous est alors possible d'observer des baleines et des orques, de croiser des villages dont les habitants n'ont que le bateau pour se rejoindre, et de voir des montagnes-îlots surgies de la mer.

Nous prenons ensuite la route d'ouest en est qui nous mènera, à travers la Colombie Britannique, à Prince George. Les montagnes et les rivières sauvages du début, auxquelles nous nous étions accoutumés, laissent maintenant place à un relief plus plat et aux premiers paysages agricoles ainsi qu'à des prairies, parcourues par des animaux plus familiers : chevaux, vaches et moutons.

Un emplacement près d'une rivière nous paraît idéal pour camper cette nuit. Nous marchons vers elle pour nous laver, quand, soudain, un bruit surgit du bois... Inquiets, nous levons les yeux : à trois mètres de nous seulement, un énorme ours noir ! Nous bondissons en arrière, tout en parlant fort (comme le recommandent les prospectus!), mais nos jambes tremblent... Nous observons l'animal, il semble faire de même avec nous. Les secondes paraissent interminables. Que va-t-il faire ? Que va-t-on faire ? Regroupés côte à côte, nous gesticulons en balbutiant quelques mots décousus jusqu'à ce que le plantigrade se retourne et s'en aille en trotinant... L'envie de nous laver nous a soudainement abandonnés. Nous montons la garde tour à tour pendant que l'autre s'éclabousse de façon sommaire et hâtive.

Nous avons fait, à d'autres occasions, des rencontres tout aussi marquantes, mais moins stressantes, comme celle avec un Canadien d'origine indienne. À l'entrée d'un supermarché, il insiste pour nous payer nos courses, nous tendant plusieurs billets de dix dollars. Nous persistons dans le refus de son offre, mais à la vue de ses bagues, de sa chevelure coiffée d'un turban et de ses vêtements parfaits de broderies dorées, nous nous prenons à penser qu'étant donné sa classe sociale, notre obstination l'offusquerait probablement et finissons donc par accepter un billet de dix. De même, quelques jours plus tard,



Les Ours

Durant environ trois mois, nous partagerons le territoire de l'ours. Nous devons donc prendre tous les jours les précautions nécessaires pour ne pas nous mettre en danger, notamment lors des campements sauvages. Les ours sont forts, agiles et courent largement plus vite qu'un homme. Ils vont se défendre, ainsi que leurs petits et leur territoire, s'ils se sentent menacés. L'ours noir préfère les zones boisées denses et les buissons, il grimpe très bien aux arbres. Le grizzli fréquente de préférence les prairies ou les zones dégagées des montagnes. Les consignes données dans les parcs pour la protection de l'animal et la sécurité des touristes sont très claires : « Pour votre sécurité, il est interdit de nourrir les ours. Rangez soigneusement vos provisions et déchets dans le coffre de votre véhicule, ou suspendez-les à cinq mètres du sol entre deux arbres. Ne cuisinez pas et ne mangez pas dans votre tente. Changez-vous avant de vous coucher. Utilisez une lampe torche la nuit. Les ours peuvent se sentir menacés s'ils sont surpris. Marchez en groupe et faites du bruit. Éventuellement, portez une clochette. Soyez encore plus prudent si vous marchez contre le vent. L'ours a une mauvaise vue mais un odorat très développé. S'il ne peut vous sentir, vous risquez de tomber nez à museau avec lui. Si vous voyez un ourson éloignez-vous au plus vite : la mère n'est jamais loin et risque de vous attaquer. Si malgré ces précautions vous rencontrez un ours, quittez les lieux, ne courez pas, restez toujours face à lui et parlez-lui pour qu'il vous identifie en tant qu'homme. En présence d'un animal montrant des signes d'agressivité : claquements des mâchoires, tête baissée avec les oreilles en arrière. Dans ce cas, si c'est un grizzli, posez votre sac pour l'occuper et grimpez à un arbre, si c'est un ours noir, faites le mort, en boule et priez. » C'est ainsi que tous les soirs, nous cuisinons à vingt mètres de la tente au moins et, ce qui, par temps de pluie, est loin d'être agréable. Puis, Arnaud accroche loin de nous la sacoche contenant les provisions à un arbre. Il la hisse au minimum à cinq mètres du sol et si possible éloignée du tronc. Nous tapons dans les mains ou sifflons dès que nous nous déplaçons dans ces zones sauvages. Nous avons ainsi pu rencontrer sept ours sans avoir été agressés.

L'estuaire de la Skeena, près de Prince Rupert.



Ours noir



Grizzli

Nous sommes en Colombie-Britannique, ce sont les premiers paysages agricoles que nous rencontrons.



Notre salle de bain de tous les jours!





Laguna Miscanti (4200 mètres d'altitude).

les soixante kilomètres qui nous séparent d'elle! Comment savons-nous que ses propriétaires sont les douaniers chiliens, vous demandez-vous? Les deux Allemands que nous avons rencontrés à Uyuni nous avaient avertis que nous ne croiserions pas grand-chose durant plusieurs jours, sauf, peut-être, un chien qui risquerait de nous suivre! Ainsi, trottinant inlassablement à côté de nous ou juste derrière la remorque, il maintient l'allure, sauf dans les descentes où nous le distançons largement. Sympathique compagnon que nous finissons par adopter mais qui nous pose tout de même problème. A-t-il soif? Faim? Malgré notre pitié, il n'est pas question pour Arnaud de partager avec lui sa maigre ration de midi! L'animal se contentera de miettes et d'un décilitre d'eau lapée



en quelques coups de langues dans le creux de mes mains! Le paysage est exaltant, mais la piste l'est nettement moins! Nous subissons d'abord, tels deux cow-boys en plein rodéo, les chocs de notre tandem enragé qui bascule d'avant en arrière, se dresse, s'enfonce entre de grosses pierres ou dans des ornières. Puis, nous larmoyons sur les vibrations intempestives provoquées par les vaguelettes du chemin en tôle ondulée. Je guide Arnaud en regardant au loin par-dessus son épaule et tente ainsi de le diriger vers la moins mauvaise partie de la route tandis qu'il se concentre sur les quelques mètres situés à l'avant de sa roue. Il cramponne son guidon comme si c'était un marteau-piqueur et s'évertue à garder les yeux en face des trous. Je sursaute, il grimace, j'expire, il se



Premiers coups de pédale du matin par 8 °C en dessous de zéro.



Crevasion en pleine montée.



tortille, tandis que nos fesses s'aplatissent et rebondissent sur nos selles. Il n'y a rien d'autre à faire que de subir l'inconfort. Toutefois, malgré tant d'inconfort, nous sommes ravis de parcourir ce chemin. Nos yeux ne savent plus où donner du regard. Nous évoluons sur la palette d'un peintre, entre les nuances de gris, d'orange, de rouge et d'ocre des montagnes, la clarté blanche du salar d'Agua Calientes, le bleu turquoise de la Laguna Tuyaïto et les herbes jaunes qui, pour une fois, s'infléchissent dans la direction où nous allons. Ce soir, nous visons le camp de mineurs d'El Laco en espérant y trouver de l'eau et éventuellement de quoi nous abriter du froid piquant des nuits andines. Seuls deux mineurs de garde sont présents, la mine est fermée durant les mois d'hiver. Elle ne fonctionne que cinq mois dans l'année, le reste du temps, il fait trop froid

Au camp de mineurs d'El Laco, nous dormons dans un conteneur aménagé.



pour l'exploiter. L'homme le plus corpulent des deux nous demande: « Puisque vous êtes professeurs d'éducation physique, vous pouvez me dire quels exercices je dois faire pour maigrir? » - « Faire le Paso Sico en vélo! » répondons-nous simultanément et ils éclatent de rire: « Je n'ai pas dit que je voulais me suicider! » s'esclaffe notre interlocuteur. Nous passons ensuite la nuit dans des conteneurs, à l'abri du vent glacial.



Charrette à bœuf traditionnelle magnifiquement décorée.



Poivrons, tomates, raisins, pastèques, ananas, papayes, mangues, agrumes, un régai de saveurs et de couleurs!



Eduardo n'est pas allé travailler à 5 heures ce matin, il a préféré rester pour nous saluer avant notre départ.



Les enfants se servent beaucoup de leur environnement naturel pour jouer, plantes et animaux sont mis à contribution.

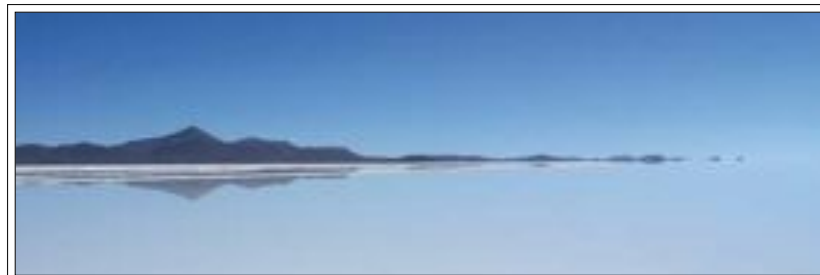
interdits ou très mal vus. Les conditions de travail sont souvent déplorables. De petits avions pulvérisent des pesticides sur les plantations pendant que les ouvriers sont en dessous.

Dans les bananeraies, pour transporter les régimes, on les suspend à des rails, puis un homme les tire jusqu'au centre de traitement et de conditionnement. Eduardo nous dit que, chaque semaine, un millier de conteneurs de bananes et trois mille conteneurs d'ananas partent pour l'Europe et les États-Unis. Les fruits sont calibrés et ceux qui ne correspondent pas aux normes sont jetés ou servent de compost; les habitants n'en profitent pas. Cependant, les gens du cru consomment majoritairement la banane plantain qui n'est pas aussi massivement exportée et qui leur sert de nourriture de base: bouillie ou frite, elle accompagne tous les plats. Dans ces pays, il n'est pas rare de rencontrer des cultivateurs de cacao ou de café qui ne connaissent pas le goût du chocolat et qui boivent du nescafé importé. Lors de notre voyage en Équateur un an et demi auparavant, nous avons eu l'occasion de récolter du cacao dans un petit village. L'exploitant nous avait expliqué que, quelques années auparavant, le café se vendait très bien mais qu'il avait été dévalué ensuite, ce qui l'avait obligé à changer ses plantations et à remplacer les caféiers par des cacaoyers. Nous lui avons fait goûter du chocolat noir rapporté de France. Les carreaux étaient passés entre les mains des membres de sa famille qui avaient dégusté pour la première fois le fruit transformé de leur récolte. Il nous avait confié que, dans la région, les producteurs regroupés en coopérative attendaient encore un financement pour acheter la machine capable de transformer les fèves de cacao en pâte, ce qui leur aurait permis de vendre aux importateurs à un meilleur prix la matière première transformée. De telles expériences nous ont incités à modifier notre comportement de consommateurs. Nous achetons désormais le plus grand nombre possible de produits issus du commerce équitable. Nous pensons alors à l'impact que notre choix peut avoir sur le niveau de vie des producteurs que nous avons côtoyés et de tous ceux qui bénéficieraient d'une telle démarche de la part des consommateurs des pays du nord si cette pratique se généralisait.



La chaleur humide nous assoiffe. Nous achetons de temps en temps des boissons sucrées dans les épiceries du bord de route pour refaire le plein de glucides!

Après la ville de Puerto Limon – où nous avons pris le temps d'aller chez un vélociste pour réviser notre tandem, changer les deux chaînes et revoir la direction qui nous posait de plus en plus de problèmes – nous continuons à longer la côte. Notre route n'est séparée de la mer des Caraïbes que par une simple rangée de cocotiers. Entièrement épargnées par l'homme, les plages de cette partie de la côte nous laissent presque l'impression que nous sommes les premiers humains à y mettre les pieds. Nous explorons à pied le parc national de Cahuita, nous nous laissons imprégner tantôt par l'ambiance d'une forêt tropicale dense, tantôt par celle d'une plage de sable blanc. La mer est limpide, les vagues se brisent à une centaine de mètres du rivage, sur une barrière de corail. De nombreux animaux tranquilles jalonnent la forêt qui s'échoue dans la mer. Des bernard-l'ermite et des coatis laissent des traces de leur passage sur le sable et un héron guette l'horizon. Soudain, des cris venus des arbres retentissent à nos oreilles et rompent la sérénité du tableau. Oh! Des singes congos! Un peu plus loin, des singes à tête blanche s'adonnent à des numéros acrobatiques. Une odeur nauséabonde nous fait brusquement froncer les narines! « On dirait l'odeur d'un cadavre! » C'est en nous approchant des feuilles qui frétilent à un mètre de nos pieds que nous identifions un petit animal aux rayures noires et blanches, bien digne de porter son nom très odorant de pu-tois! Bref, nous côtoyons ici une faune et une flore surprenantes que nous aimerions pouvoir apprécier encore longtemps.



Une pellicule d'eau recouvre une partie du salar d'Uyuni...
Nous roulons véritablement sur l'eau !

Dès les premiers coups de pédale du matin, nous changeons radicalement de cap en direction du sud et visons maintenant le degré 174 sur notre boussole dans l'espoir de déboucher sur une probable piste qui nous mènera jusqu'au village de Colchaka. Le salar se transforme progressivement. Le sol se met à scintiller. Une couche d'une quinzaine de centimètres d'eau le recouvre désormais. Nous pédalons, nageons, volons... Nous ne savons plus exactement si nous sommes encore sur terre. Nous avons l'impression de pédaler dans une galaxie au milieu de planètes flottantes. Ces visions sidérales viennent du reflet parfait que les montagnes alentour projettent dans ce grand miroir d'eau. Il est difficile de qualifier par des mots ce moment : peut-être que divin, ou cosmique, s'en approcheraient...

Tac, tac, tac, tac, tac... Finie la magnifique planéité du salar ! Nous voici au début d'une succession d'horribles pistes. C'est sur de la tôle ondulée, du sable et des pierres que nos roues tailleront leur chemin pour les mille kilomètres à venir. Lorsque nos fesses souffrent trop des secousses provoquées par les bosses et les pierres de la piste, nous optons pour un trajet sur le sable et mettons alors rudement nos cuisses à contribution pour avancer péniblement dans l'arène qui nous dévore. Parfois, lorsque la piste est vraiment trop mauvaise, nous sortons du chemin et suivons des sentiers créés par le passage des lamas. Souvent le tandem s'enfoncé profondément dans le sable, ce qui nous oblige à poser pied à terre. Ainsi, même sur le plat, nous devons redoubler d'efforts pour faire avancer notre équipage. Arnaud, en avant du vélo, tire l'ensemble à l'aide d'une sangle ; quant à moi, je saisis son guidon pour pousser et diriger notre convoi. Nos pieds s'enlisent dans la poussière de sable. Chacun dans son labeur essaye de puiser au fond de lui l'énergie et la volonté nécessaires pour avancer. Nous nous gardons de lever les yeux pour regarder le chemin, de peur que notre moral ne subisse une brusque chute de tension tant l'espace qui s'étend devant nous semble grand, alors que le chemin parcouru paraît si court. Cependant, nous prenons sur nous-mêmes et tentons de nous rassurer en nous disant que nous avons de quoi boire et manger, que nous sommes donc pourvus de l'essentiel pour nous donner la force de continuer.

Tout est simplement une question de durée. Nous nous imposons alors de faire alterner des séquences d'efforts intenses et des instants de repos. L'un et l'autre trouvons à nous adapter, et parvenons à acquérir le rythme de croisière idéal qui nous permette à tous deux d'évoluer au mieux sur ce revêtement hostile.

Nous franchissons un col à quatre mille vingt-deux mètres. Le soleil se couche, le vent nous glace. Sitôt arrivés au petit village de San Augustin, nous tentons de trouver une auberge pour ne pas dormir sous la tente. Les gens que nous croisons dans la rue nous indiquent : « Troisième rue à droite ! ». Nous arrivons devant une maison semblable aux autres, si ce n'est qu'une de ses pièces abrite deux lits, prévus pour d'éventuels visiteurs ou pour des parents de passage. La maîtresse de maison peut nous préparer un repas. Nous sommes ravis par la perspective de manger un plat chaud composé de quinoa et d'un œuf. Malgré tous les efforts fournis durant la journée, je

n'arrive pas à trouver l'appétit. Au milieu de la nuit, je cours aux toilettes, victime de diarrhée, de vomissements, de fièvre... Quelle déveine ! Ici, nous sommes engagés dans une région si désertique qu'il ne faut pas espérer y trouver un véhicule ! Qu'allons-nous faire si mon état ne s'améliore pas ? À demi-comateuse, je me rends à grand-peine au petit centre de soin qui vient tout juste d'être construit et qui accueille par chance un médecin, une jeune femme cubaine, pour une période de trois mois. Comme ses précédents confrères, elle diagnostique une typhoïde. Elle n'est pas sûre que le centre détienne encore les médicaments nécessaires à l'éradication de cette maladie. Nous espérons de toutes nos forces qu'elle trouvera ce qu'il faut. Or, après quelques minutes elle revient avec une boîte, la seule et unique qui lui restait ! Il est bien vrai qu'il faut parfois compter avec la chance ! Après un jour de repos, je vais mieux, malgré une sensation générale de faiblesse. Nous repartons tout de même sur les pistes dès le lendemain matin.



Salé le tandem !

Nous tirons et poussons le tandem pour vaincre les pierres, la tôle ondulée et le sable des terribles pistes du Sud Lipez. Ici, en pleine montée à 4 650 mètres d'altitude.



Désert du Sud Lipez.

